Document généré le 15 mai 2024 06:19

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Raymond Plante : mémoire vivante

Marie Fradette

Volume 34, numéro 1, printemps–été 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/63860ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fradette, M. (2011). Raymond Plante : mémoire vivante. *Lurelu*, *34*(1), 13–15.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2011

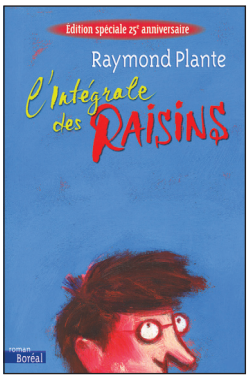
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

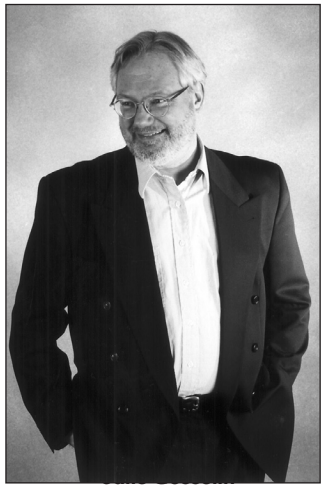
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Raymond Plante : mémoire vivante

Marie Fradette


(photo : Alexis K. Laflamme)

Année de mémoire s'il en est, 2011 souligne l'héritage littéraire de Raymond Plante. Il y a d'abord le 25e anniversaire de la parution du *Dernier des raisins*, roman qui, à son époque, a marqué un lectorat avide de lectures plus adaptées à son quotidien. 2011, c'est aussi le cinquième anniversaire de la création du prix Raymond-Plante. Celui-ci vise à reconnaitre et à récompenser d'une bourse de 2000 $ un organisme ou une personne qui, par son engagement dans le domaine de la littérature de jeunesse, cherche à promouvoir la lecture auprès des jeunes[1].

Pour souligner à notre façon le talent et l'apport de cet écrivain polyvalent et avant-gardiste, voici un tour d'horizon de son parcours et de l'influence de son œuvre sur l'ensemble de la littérature pour la jeunesse. Claire Le Brun, Dominique Demers, Mme Renée Gravel-Plante et Robert Soulières ont exprimé ici leur vision du travail de l'auteur de *Minibus* et apporté couleur et chaleur à leur témoignage.

Son parcours, sa production

C'est en 2006, il y a déjà cinq ans, que Raymond Plante mourait subitement. Il laissait sur sa table de travail des projets entamés et emportait avec lui les idées qui bouillonnaient dans sa tête. Connu entre autres pour *L'étoile a pleuré rouge*, Plante a fait beaucoup en littérature de jeunesse, mais aussi dans d'autres domaines. Né en juin 1947, il débute sa carrière littéraire à l'âge de vingt-six ans, après avoir fait des études en lettres à l'Université du Québec à Montréal. Il entre en force sur le marché avec un roman pour adultes, *La Débarque*, pour lequel il remporte le prix l'Actuelle en 1974.

La suite est abondante. Concepteur, recherchiste, scripteur d'émissions de télévision, notamment *Pop Citrouille* et le non moins absurde et festif *Du tac au tac*, directeur de collections jeunesse chez Québec Amérique, chez Boréal, puis aux 400 coups, brièvement directeur de *Lurelu*, conférencier, enseignant et, surtout, écrivain, le métier qui lui a valu plus d'une récompense. En tout, neuf prix littéraires, dont le Prix 1986 du Conseil des Arts du Canada pour *Le Dernier des raisins*.

Auteur prolifique, il fait ses débuts en littérature de jeunesse avec *Une fenêtre dans ma tête*, œuvre qui nait un peu grâce à Christiane Duchesne et son album, *Le loup, l'oiseau et le violoncelle* (1978). Plante se rend alors compte qu'il est possible, ici au Québec, de publier des ouvrages différents, nouveaux. Et du nouveau, il en créera. Quelques albums pour les petits, de nombreux romans pour les lecteurs débutants et pour les préadolescents, la série «Marilou Polaire», *Le chaud manteau de Léo* et *Les dents de la poule*, pour ne nommer que ceux-là[2], et de grands romans pour les adolescents, dont *Élisa de noir et de feu*, *La fille en cuir* et la série des «Raisins». Raymond Plante a su mettre en lumière des univers masculin et féminin dans des contextes différents : humour miroir pour l'un, intrigue policière pour l'autre, témoignant d'un talent indéniable et d'une polyvalence dans le style.

Plante introduit donc le roman miroir, créant au Québec ce qui sera un courant très fort. L'adolescent en pleine introspection s'affirme avec tous les défauts, les différences, les singularités et les rituels qui le définissent, notamment les éruptions d'acné, le premier amour, la polyvalente, l'obtention du permis de conduire. Plante met en scène des ambiances et offre des personnages qui n'avaient pas encore eu la parole dans la littérature de jeunesse d'ici : une Anik aux cheveux excentriques, un François timide et intellectuel. Avec eux, la narration au «je» s'impose et les héros s'expriment tels qu'ils sont. Cette façon de faire influencera une bonne partie de la production au Québec. Les Michèle Marineau, Jean-Marie Poupart, François Gravel suivront sa trace.

Sa création inspirera non seulement les auteurs, mais aussi les chercheurs qui voient dans le travail de Plante une source de questionnement, un sujet d'analyse riche en pistes diverses. Claire Le Brun[3], professeure à l'Université Concordia, et Dominique Demers[4] ont bien voulu nous parler de l'apport et de l'influence de son œuvre dans la production jeunesse.

L'apport de Raymond Plante

Grâce au *Dernier des raisins*, les adolescents, enfin, se reconnaissaient dans les mots, les émotions et la vie des personnages de romans. C'est d'ailleurs lors d'une visite dans les établissements scolaires que Raymond Plante a eu l'idée de cette histoire, lorsqu'un garçon s'est plaint du fait que les lectures proposées ne lui ressemblaient pas. Plante s'est mis à écrire en s'inspirant aussi de ses propres enfants, de leurs amis et des anecdotes qu'il entendait en leur servant de chauffeur. On sait que Plante a fait beaucoup pour les lecteurs en leur offrant son imaginaire, mais qu'a-t-il apporté à l'ensemble de la production jeunesse?

Pour Dominique Demers, le titre de l'ouvrage *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*[5] parle de lui-même. Selon elle, le *Petit Poucet*, tout comme *Le dernier des raisins*, portent les fondements d'une littérature de jeunesse. Raymond Plante, «c'est quelqu'un qui n'a

(photo : Renée Gravel-Plante)

pas juste fait un apport, mais qui a marqué l'histoire de notre littérature de jeunesse. Il a changé quelque chose à plusieurs niveaux. Il a trouvé un langage. Il a été, avec Robert Soulières, une figure de proue, un pilier. À cette époque, il y avait déjà depuis un certain temps aux États-Unis des romans réalistes pour les adolescents. Raymond Plante n'a pas imité ce courant, il a trouvé son propre langage. Un langage proprement québécois, avec son humour, une couleur particulière. Il adorait lire et écrire, transmettre cette passion aux jeunes. C'était très important pour lui. Il avait un projet, celui d'écrire pour les garçons, et il a réussi.»

Pour Claire Le Brun, Raymond Plante est aussi précurseur et fondateur d'une littérature. «Je crois qu'il a surtout instauré un mode de narration où peuvent se mêler la confidence, l'humour et l'aspect didactique. On a souvent dit que ce qui différenciait l'ancienne littérature jeunesse de la "nouvelle" [fin des années 80], c'était que le didactisme était moins présent. Pour ma part, je pense qu'il l'est toujours autant — c'est d'ailleurs l'une des grandes fonctions de la littérature jeunesse —, mais présenté différemment. Raymond n'a pas craint d'enseigner toutes sortes de choses aux jeunes lecteurs, de leur transmettre sa conception de la vie. Si cela a bien passé, je crois que tout est dans le ton, la personnalité de l'auteur.» «Avec *Le Dernier des raisins*, je dirais qu'il a inventé un personnage auquel s'identifier : intelligent mais pas le plus populaire, différent des autres, très drôle et autocritique. Raymond a bien fait de choisir une petite ville fictive plutôt que Montréal, un environnement à la fois réaliste et pittoresque. Il faut, je crois, considérer la série des "Raisins" comme un tout, car l'ensemble constitue un véritable roman d'apprentissage», affirme Mme Le Brun.

Justement, cette série vient d'être rééditée en un seul volume, dans une collection tout public, chez Boréal. Dominique Demers, qui a également vu sa série «Marie-Lune» réunie ainsi, croit que cette manière de faire peut élargir le lectorat. Quoi qu'il en soit, François Gougeon a marqué les adolescents et semble toujours capable de les toucher, précisément grâce au naturel et à l'humour du personnage. D'ailleurs, c'est sans doute en raison de cette authenticité que François traverse les frontières. En témoignent les nombreuses traductions du roman, allant du chinois au néerlandais en passant par le grec. Il faut dire que l'auteur a aussi connu un rayonnement à l'étranger en participant par exemple à divers salons du livre, à Paris, à Brive et même au Liban.

Étant un auteur qui a su rejoindre les jeunes et les faire lire, Raymond Plante a aussi influencé une génération d'auteurs. Les Michèle Marineau, Jasmine Dubé, Sonia Sarfati et Lucie Papineau ont su progresser grâce à lui.

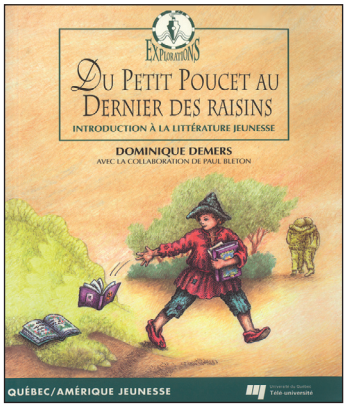
Au cours des années 2000, est-ce que de nouveaux auteurs ont su, comme Plante, revoir le genre, apporter du sang neuf à cette littérature? Robert Soulières hésite : «Difficile de répondre à ça. Le marché n'est plus le même, d'abord. Il se publiait peu de romans à l'époque du *Dernier des raisins*. Il s'en publie *beaucoup* plus maintenant. Alors… Bryan Perro et India Desjardins peut-être. Perro a le mérite d'avoir fait lire les gars.»

Dominique Demers abonde dans le même sens : «Pendant des années, Plante est resté LA référence. Robert Soulières est aussi une figure marquante, il a inventé un autre langage narratif. Prenez par exemple *Casse-tête chinois* : tout le monde est tombé en bas de sa chaise. Sinon, aujourd'hui, peut-être que Bryan Perro, avec "Amos Daragon", a provoqué une autre secousse. Il a fait lire des jeunes qui ne lisaient pas.»

Pour Claire Le Brun, François Gravel est un des écrivains qui s'en rapprochent le plus. «Le Gravel de *Deux et demie avant Jasmine* par exemple. Mais j'hésiterais à parler d'héritier.» Raymond Plante reste un modèle, un écrivain véritable.

Renée Gravel-Plante, gardienne de sa mémoire[6]

Au décès de l'auteur du *Roi de rien*, plusieurs articles ont été écrits sur lui. On a témoigné de ce qu'il était, de ce qu'il avait légué. Rejointe au téléphone, son épouse et collaboratrice Renée Gravel le décrit en toute humilité, avec discrétion. «Auteur calme et heureux, Raymond aimait écrire. Tout le temps. Il le faisait sur fond de musique, avec une ambiance différente selon chaque projet en cours. Le jazz et le classique étaient les genres qu'on entendait assez souvent», raconte Mme Gravel-Plante. Un homme généreux, un père présent et à l'écoute de ses enfants aussi, très sensible à leurs commentaires après lecture de ses romans, selon ses dires. Puis, comme si elle croyait que d'autres pouvaient en parler mieux qu'elle, Mme Gravel-Plante propose plutôt de me faire parvenir des articles sur lui. Alors je reçois une enveloppe dans laquelle se déploie, bien classés, l'abondance d'articles ayant suivi son décès. Mais aussi un DVD sur lequel on trouve l'hommage très touchant qui lui a été rendu en novembre 2006, pendant lequel on voyait défiler quantité de gens de qui Raymond a enrichi la vie. Mme Gravel-Plante assure aujourd'hui une présence discrète mais forte lorsqu'il est question de l'œuvre de son époux ou de tout ce qui le touche de près ou de loin.



Mme Renée Gravel lors de la remise du dernier prix Raymond-Plante.

(photo : Céline Labonté)

D'ailleurs, elle me raconte qu'à Montréal une place est nommée à son nom dans l'arrondissement de Rosemont, près de la future bibliothèque Marc-Favreau et du parc Luc-Durand.

Si Raymond Plante était un homme généreux et talentueux, c'est parce qu'il a su s'entourer de gens semblables à lui; Renée Gravel en est la preuve. Grâce à elle, sa mémoire est toujours vivante.

Dominique Demers : «Raymond était exceptionnel»

Dominique Demers, collègue mais aussi amie de Raymond Plante, n'hésite pas à parler de son œuvre comme d'un classique. Quand on lui demande ce que les auteurs actuels peuvent retenir ou apprendre de lui, elle adopte un ton plus personnel et répond : *l'engagement*. «Raymond était engagé dans un projet. Celui des jeunes. Il avait comme outil les mots. Il a alors emprunté toutes sortes de sentiers pour approfondir, pour murir — lui-même — et faire murir les autres. Il ne cherchait pas la gloire ni ne tenait à être sur les listes de bestsellers. Il était fondamentalement passionné par son projet de faire lire et de divertir, de faire grandir les jeunes.» Demers ajoute, avec un petit trémolo dans la voix, que «c'est parce qu'il était exceptionnel que son œuvre est exceptionnelle».

Robert Soulières : parce que «c'est la vie!»

L'auteur et éditeur Robert Soulières[7] souligne qu'on répète toujours «c'est la vie» quand survient une fatalité. Lorsque Raymond Plante est décédé, c'était d'une grande tristesse, mais c'était aussi la vie. Pourquoi donc ne pas se servir de cette expression de façon positive? Eh bien, Plante a su le faire. Sans lui, Soulières n'aurait peut-être jamais écrit de livres drôles. Ça, c'est la vie, et tant mieux! Ces deux hommes se sont connus à Communication-Jeunesse, au début des années 80. C'est à ce moment-là que Plante lui a demandé pourquoi il n'écrivait pas de livres humoristiques, lui d'un naturel si comique[8]. Alors Soulières s'est lancé; on connait la suite. Comme ces deux auteurs amis ont écrit de façon parallèle et pour les jeunes, j'étais curieuse de savoir s'ils s'échangeaient leurs manuscrits, se conseillaient mutuellement. Robert Soulières répond : «Oh non! Seulement une fois le livre publié. Parce que, bon, on aurait peut-être été tentés de se copier! Ha!» C'est surtout lors de trajets entre Piedmont et Montréal, ou alors lors de nombreuses soirées de billard à Saint-Lambert, que les deux hommes discutaient de toutes sortes de sujets, pas seulement de littérature. Un soir, les deux hommes bavardaient au coin de la rue et Raymond Plante faisait part de ses inquiétudes vis-à-vis de la mort car elle venait d'emporter sa sœur. Il allait mourir deux ans plus tard.

Soulières ajoute, pour clore cet entretien, que «Raymond était quelqu'un de généreux, un bon vivant, mais réservé aussi. Et fier de sa personne. Il s'habillait bien, Raymond, pas comme moi! Toujours bien mis, lui.» Raymond Plante a légué une littérature de jeunesse riche, nouvelle. Il a été un homme dévoué, généreux auprès de ses étudiants, de la relève, de ses amis et de ses lecteurs, de son épouse et leurs deux enfants, la journaliste culturelle Emmanuelle Plante et le cinéaste d'animation Renaud Plante.

Plongé au cœur de sa vie, justement, de son entourage par le biais de tout ce qui s'est écrit sur lui, on saisit le réel engagement de cet écrivain. Il avait le projet de vivre, d'avancer, de laisser toutes les portes ouvertes et ne rien empêcher. Vivre parce qu'on n'a qu'une seule occasion de le faire. Une seule vie pour laisser sa trace. Raymond Plante a fait tout ça en peu de temps.

Depuis cinq ans, les matins, les après-midis et les soirs passent. L'auteur de *La machine à beauté* a su les remplir de son vivant, et il continue de le faire pour les lecteurs qui découvrent son œuvre.

lu

Notes

1. Voir la liste des lauréats dans notre rubrique «À l'honneur», en page 99.
2. Pour une bibliographie exhaustive, on peut se référer à l'article de Ginette Guindon, «Raymond Plante (1947-2006) : François Gougeon et Esther Martin en deuil», dans *Lurelu*, vol. 29, n° 2, automne 2006, p. 93, ou encore au livre de Claire Le Brun, *Raymond Plante*, Ottawa, Éd. David, 2004, p. 193-205.
3. Propos recueillis par courriel, le 20 janvier 2011.
4. Entretien téléphonique, le 21 janvier 2011.
5. Dominique Demers, *Du Petit Poucet au Dernier des raisins*, Montréal, Québec Amérique, 1994, 270 p.
6. Descriptif employé par Robert Soulières pour parler de l'engagement de Renée Gravel-Plante dans tout ce qui perpétue le souvenir de Raymond Plante.
7. Entretien téléphonique, le 26 janvier 2011.
8. Soulières relate cette anecdote dans son témoignage «Raymond, la huit au fond, par la bande», dans *Lurelu*, vol. 29, n° 1, printemps-été 2006, p. 5.